

—Je le dirai si on me promet la vie sauve, répondit l'Arabe, dont François traduisit les paroles, j'ai été payé pour faire le coup.

—Par qui ?

Pressé de questions, le misérable avoua enfin :

—Par Sidi Jacques Brémont.

Augusta tomba évanouie entre les bras de son père.

LX. — ACCALMIE

La lettre que Jacques Brémont avait chargé Césarine de remettre à la comtesse de Fallière était conçue :

« Une occasion inespérée s'offre à moi de réaliser mon rêve le plus cher.

« Vous serez bien heureuse en apprenant que je suis au comble de mes vœux. Vraiment, c'est providentiel : un ami, sur lequel j'étais loin de compter, m'a recommandé à un milliardaire américain qui vient d'acheter en Tunisie une importante plantation dont il projette de faire le plus vaste domaine agricole de la colonie.

« Sur cette simple référence et grâce à mon titre d'ingénieur agronome, je suis accepté comme chef de culture, mais à la condition expresse de partir immédiatement pour Gabès.

« On ne me laisse pas même le temps de faire mes adieux à ceux qui me sont chers. Sachant que je suis orphelin, on me croit libéré de tout devoir familial.

« Je pars, heureux d'avoir trouvé l'occasion si longtemps attendue d'utiliser mon savoir et de prouver mes capacités.

« Mais j'emporte le regret de ne pas vous avoir embrassée, bien chère maman, avant de m'éloigner de vous pour un temps qui nous paraîtra bien long à tous deux.

« Dans quelques mois, lorsque j'aurai achevé l'organisation du domaine confié à mes soins, je prendrai un congé et j'accourrai auprès de vous.

« Alors, vous serez fière de moi, et vous me pardonnerez d'avoir tout sacrifié à l'occasion, afin de me créer, par mon travail, une indépendance personnelle.

« En attendant l'heure bénie où je pourrai vous embrasser, recevez, bonne mère, le témoignage de mon amour filial.

« Votre fils qui, soir et matin, ne manque jamais de prier pour le rétablissement de votre santé.

« JACQUES BRÉMONT. »

Comme on le voit, le fils de Rassajou poussait l'hypocrisie jusqu'à flatter les sentiments religieux de la mère de Marcel.

Il terminait sa lettre par ce simple post-scriptum : « A bientôt des nouvelles ; » mais il se gardait de donner une adresse précise, ni même de faire connaître le nom de l'Américain qui lui confiait la gerance de son domaine.

Mme de Fallière commença par se désoler ; puis, la réflexion aidant, elle se dit que son fils aurait dû trouver le temps de lui faire ses adieux et qu'elle était vraiment trop bonne de s'en tourmenter.

Elle essaya de tirer de la mère Virieu quelques renseignements sur l'ami qui avait procuré à Jacques une situation en Tunisie.

Césarine prétendit ne rien savoir.

La discrétion exagérée de cette femme à la physionomie sinistre mécontenta Mme de Fallière. Aussi, lorsque Césarine, lui déclara qu'elle s'enuyait à Châteauroux et était décidée à retourner le soir même à Paris, elle ne fit aucun effort pour la retenir.

Elle croyait son fils déjà parti en Afrique et elle ne pouvait supposer que la mère Virieu allait le rejoindre.

Elle éprouva une sorte de soulagement de ne plus avoir sous les yeux l'ancienne domestique de Jacques, auquel elle s'efforçait de ne plus penser.

Du reste, sa santé se raffermissait à vue d'œil.

La terrible maladie qui avait failli l'emporter semblait être enrayée, grâce aux soins énergiques du docteur Cartier.

Chaque jour lui apportait des forces nouvelles. Elle se sentait renaître.

Chose étrange, elle se consolait facilement du départ de Jacques.

Ce fils, qu'elle avait été si heureuse de retrouver, de serrer dans ses bras, ne lui donnait aucune satisfaction. Elle s'étonnait de le trouver si dépourvu de toutes les qualités de son père, grand artiste méconnu, dont l'unique ambition était de reproduire la poésie de la nature, de produire de belles œuvres sans aucun souci de ce qu'elles pourraient rapporter.

De qui donc Jacques tenait-il le goût effréné des richesses ? Ce n'était ni de Julien Lartigue ni d'elle-même.

Rien, dans ses traits ni sur sa physionomie, ne rappelait à la comtesse de Fallière l'être adoré que les convenances sociales l'avaient contrainte d'abandonner.

L'insensibilité, la froideur avec laquelle il se séparait d'une mère qui lui avait déjà tant pardonné achevait la désillusion.

Mme de Fallière revenait au calme et regrettait d'avoir délaissé sa fille au profit de l'ingrat.

Pour se faire pardonner son égarement, elle redoubla de tendresse envers Lucile.

Malgré l'amélioration inespérée de sa santé, elle ne se croyait pas hors de danger.

Sa grande préoccupation était d'assurer l'avenir de Lucile. Elle s'en ouvrit au docteur Cartier, ami dévoué et homme de bon conseil.

—Votre chère enfant, dit le vieux docteur, aurait déjà trouvé un parti avantageux si vous n'aviez pas vécu dans un isolement aussi complet. Je la crois résolue à rester fille tant que vous aurez besoin de ses soins. Un seul de nos compatriotes aurait peut-être pu la convertir au mariage ; malheureusement, c'est à une autre qu'il pense.

—Vous voulez parler du baron de Borianne ?

—Oui, comtesse, vous l'avez devinée immédiatement, ce qui prouve que nous partageons la même idée.

L'amour maternel a toutes les clairvoyances : Mme de Fallière n'était pas sans avoir observé la sympathie que Lucile portait à Maxime.

—Croyez-vous, demanda-t-elle au docteur, que Rose ait rompu définitivement avec les Borianne ?

—Je n'en ai point la preuve, mais tout me le fait supposer. Depuis que Mme Petitot est tombée en paralysie, le baron n'a pas remis les pieds chez elle.

—Pourquoi son père n'est-il pas encore retourné en Courlande ?

—Il tient compagnie au comte, que l'absence de sa fille mine à vue d'œil.

—La marquise ne saurait tarder à revenir.

—J'en doute. Il a dû se passer un drame intime au château. La marquise de Parien ne vivait que pour son père. Je ne puis m'expliquer son départ, je le considère comme une disparition aussi mystérieuse que celle de la vicomtesse de Borianne. Cette famille est vouée à la fatalité. Quant à Rose, j'estime que la rupture avec son fiancé doit venir d'elle-même ; car, voyez-vous, chère comtesse, cette union lui était pour ainsi dire imposée par Mme Petitot. Elle a une autre affection en tête.

—Oui, elle aime Pierre, ce n'est pas douteux, et Pierre, qui ne l'aime pas moins, se sacrifie pour son ami.

—Le baron était vraiment aveugle. Il n'aurait jamais dû songer à Rose. Le voyez-vous quelquefois ?

—Jamais, depuis la maladie de Mme Petitot. Et je m'en félicite : Lucile y pense de moins en moins. Elle recommence à peindre, à faire de la musique. Elle est si heureuse de mon rétablissement !

—Laissez faire le temps, chère comtesse. Il vous apportera peut-être, avec la guérison, des satisfactions imprévues.

A partir de ce jour, Mme de Fallière se fit un devoir de sortir souvent avec sa fille, de fréquenter le monde, de ne plus se confiner systématiquement dans la solitude.

Elle y trouvait des distractions qui chassaient les pensées importunes, les souvenirs douloureux.

Lucile s'en aperçut bientôt et, pour l'encourager, affecta d'y prendre plaisir. Au fond, elle eût préféré leur ancienne façon de vivre.

Elle éprouvait un immense soulagement de ne plus voir ce Jacques Brémont dont la personnalité restait pour elle un mystère.

Pourquoi sa mère ne parlait-elle même plus de cet individu à qui elle avait témoigné une tendresse excessive, inexplicable ?...

La vérité est que Mme de Fallière se désintéressait peu à peu du disparu. Il lui avait écrit de Gabès une seconde lettre, où il exaltait ses propres mérites, où il n'était question que de lui, de ses espérances chimériques.

Il ne donnait encore aucun renseignement précis et demandait une réponse poste restante.

Elle se borna à le féliciter en quelques lignes, où il dut sentir un singulier refroidissement à son égard. En même temps, elle lui envoya sa pension mensuelle, afin qu'il n'eût rien à lui reprocher.

Elle était satisfaite de le savoir au travail et à l'abri des tentations auxquelles il avait succombé à la fin de ses études ; mais elle sentait en lui une nature sèche et ingrate et elle s'en trouvait profondément humiliée dans son amour-propre de mère.

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va sirapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.